



HAL
open science

L'année 1934: un bouquet de romans haoussa

Bernard Caron

► **To cite this version:**

Bernard Caron. L'année 1934: un bouquet de romans haoussa. Xavier Garnier et Alain Ricard. L'effet roman. Arrivée du roman dans les langues d'Afrique, L'Harmattan, Paris, pp.113-126, 2006, Itinéraires et contacts de cultures, 38. halshs-00644387

HAL Id: halshs-00644387

<https://shs.hal.science/halshs-00644387v1>

Submitted on 27 Nov 2011

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

L'année 1934 : un bouquet de romans haoussa

Bernard Caron
LLACAN*

En 1933, dans le nord du Nigeria, le *Literature Bureau*, agence du gouvernement colonial, organise un concours littéraire afin de fournir de quoi lire aux Haoussas scolarisés dans leur propre langue, dans le cadre de l'*Indirect rule* britannique¹. Les quatre textes lauréats, édités d'une main de fer par Rupert East, plus un cinquième cosigné par ce dernier, seront publiés en 1934, et formeront la première génération des romans haoussa. Leurs auteurs ont tous été formés à l'Ecole Normale de Katsina où Rupert East avait enseigné l'histoire et la géographie. Ces cinq textes d'environ 50 pages (20 000 mots) chacun, sont :

1. *Ruwan Bagaja*, par Abubakar Imam
2. *Gandoki*, par Bello Kagara
3. *Shaihu Umar*, par Abukakar Tafawa Balewa
4. *Idon Matambayi*, par Muhammadu Gwarzo
5. *Jiki Magayi*, par John Tafida et Rupert East

Pour mieux cerner cette première étape historique de la fiction haoussa, on verra quel était l'état de la production littéraire écrite à l'époque de l'initiative de Rupert East, puis on présentera les 5 textes ainsi que leurs auteurs. On examinera ensuite quel fut l'histoire du roman haoussa après cette première étape. Enfin, on examinera en détail les deux textes les plus importants : *Ruwan Bagaja* et *Shaihu Umar*.

* Langage, Langues et Cultures d'Afrique Noire, UMR 8135 (CNRS-Inalco). Courriel : caron@vjf.cnrs.fr

¹ *L'Indirect Rule*, mise en place par Lord Lugard (1858–1945), *British High Commissioner* du Nord Nigeria (1900-1906) puis *Governor General* du Nigeria réuni (1914-1919), s'appuie sur les structures politiques locales existantes pour administrer les colonies. Le développement de la langue haoussa, dominante dans le nord du Nigeria, est de l'administration indirecte au Nigeria.

L'initiative du *Literature Bureau* avait été précédée d'une longue tradition de littérature écrite en alphabet arabe adapté à la notation des langues africaines (*ajami*). En effet, les Haoussas, par le biais de l'islam, ont eu accès à l'écrit dès le 14^{ème} siècle. Mais ces écrits sont consacrés uniquement à la poésie. Les premiers textes conservés de versification arabe écrite par des Haoussas datent du 17^{ème} siècle. La première poésie écrite composée en haoussa, des poèmes religieux, date du début du 19^{ème} siècle. On peut situer à cette époque une tradition de chroniques versifiées en haoussa notées également en *ajami*.

La seule autre forme littéraire écrite concerne les contes que des chercheurs européens ont relevés et publiés en alphabet latin, à usage des amateurs de langues et cultures africaines. On citera Schön (1876 et 1885) et Robinson (1896) qui contiennent déjà des textes de contes, mais surtout Edgar (1911), Rattray (1913) et Tremeame (1913).

La fiction littéraire est donc un genre nouveau pour la littérature haoussa quand paraissent les 5 romans du *Literature Bureau*.

Les premiers romans haoussa : présentation

1.1 **Abubakar Imam & Ruwan Bagaja**

En 1934, quand est publié *Ruwan Bagaja*, 'L'eau miraculeuse', Abubakar Imam est un jeune professeur de 23 ans qui enseigne au collège de Katsina. Frappé par ses talents littéraires, Rupert East le recrute par la suite dans le *Literature Bureau*, où il entreprend en 1936 la rédaction d'une série de contes haoussa, publiés en trois volumes (556 p. en tout) sous le titre *Magana Jari Ce*, 'La parole est un trésor', devenu depuis un monument des lettres haoussa. En 1938, ils rédigent à deux du matériel pédagogique sous le titre *daramin Sani dukumi Ne*, 'Un savoir incomplet est une chose dangereuse'. Par la suite, Abubakar Imam continuera d'écrire et de publier en haoussa, en tout plus d'une dizaine d'ouvrages. D'autre part, en janvier 1939 paraît le premier numéro d'un journal dont Abubakar Imam est nommé rédacteur en chef haoussa : *Gaskiya Ta Fi Kwabo*, 'La vérité vaut plus d'un sou'². Ce journal, fondé pour contrecarrer la propagande nazie en Afrique, paraît toujours aujourd'hui.

² Grâce à ce poste clef, Abubakar Imam publiera régulièrement les poètes haoussa contemporains et contribuera grandement à la création d'une véritable école de poésie haoussa écrite en alphabet latin. Voir Furniss, 1988 et 1996 pour une présentation détaillée de la poésie haoussa et l'influence de *Gaskiya Ta Fi Kwabo*.

Ruwan Bagaja (44 p.) est le récit initiatique de la quête du héros, Alhaji Imam, parti à la recherche d'une eau miraculeuse. Cette quête, qui part de Kwantagora (village de naissance de l'auteur) mène Alhaji Imam jusqu'en "Inde", pays merveilleux où il rencontre esprits et jinns, et le ramène à Kwantagora une fois trouvée l'eau magique.

1.2 Bello Kagara & *Gandoki*

Le frère aîné d'Abubakar Imam, Bello Kagara, écrivit un texte de 45 pages qui porte le nom de son héros, *Gandoki*, mêlant également l'historique et le merveilleux. La partie réaliste est située à Kwantagora, au nord du Nigeria, lieu de naissance de l'auteur, du côté de la résistance armée aux envahisseurs britanniques. La supériorité de l'armement britannique, la défaite annoncée, entraînent des réactions diverses des trois protagonistes principaux : Gandoki, son fils Garba Gagare, et son serviteur Inda Gana. Ce dernier quitte la résistance et s'enrôle dans l'armée britannique. Gandoki et son fils restent fidèles au sultan de Sokoto et participent à la grande bataille de la colline de Bima. Suite à la défaite du sultan Attahiru, Gandoki et son fils fuient à travers les airs vers l'Inde et Ceylan, Orient fantastique où ils vont de prouesses en prouesses. Ils retourneront vers un Nigeria pacifié où ils retrouveront Inda Gana à Zaria qui les convaincra des bienfaits de la paix britannique. Furniss (1996 : 28), à la suite de Powe (1982), souligne ce que *Gandoki* doit à la littérature guerrière, proche du genre de l'épopée. La glorification du courage du héros guerrier, récurrente dans la littérature orale haoussa, passe par l'importance de la citation des devises des guerriers, en l'occurrence, Gandoki et son fils Garba Gagare.

1.3 Abubakar Tafawa Balewa & *Shaihu Umar*

Lui aussi diplômé de l'école normale de Katsina, Abubakar Tafawa Balewa³ qui enseignait alors à Bauchi, écrivit un texte d'environ 50 pages, *Shaihu Umar*, qui porte en titre le nom de son héros. Celui-ci y raconte sa biographie, qui commence par son enlèvement à l'âge de quatre ans par une razzia qui l'a emmené comme esclave à Kano puis en Egypte. Après de nombreuses années de luttes et de souffrances, il y deviendra libre et célèbre, et retrouvera sa mère peu de temps avant que celle-ci ne meure. Après quoi, il retournera au Nigeria pour y devenir un grand savant religieux.

³ Sir Abubakar Tafawa Balewa est né en 1912 à Tafawa Balewa (Etat de Bauchi, nord du Nigeria). Il fut formé à l'Ecole Normale de Katsina (1928-1933) et enseigna par la suite à Bauchi. Il fit un séjour à la *London University Institute of Education* en 1945-1946. Il commença sa carrière politique en 1943 et participa à la fondation du *Northern People's Congress* (NPC) en 1949. En 1946, il devint député de l'Assemblée du Nord du pays, puis de l'Assemblée Nationale en 1951. Tafawa Balewa obtint divers postes ministériels jusqu'en 1957 où il devint le premier Premier Ministre du Nigeria, poste qu'il garda jusqu'à sa mort, en janvier 1966, quand il fut kidnappé et assassiné lors d'un coup d'état militaire. Il fut la figure la plus notable de la "renaissance religieuse" du nord du pays, qui s'appuya sur le nouveau religieux à l'œuvre dans la communauté musulmane pour répondre au défi des changements apportés par l'indépendance. Son plus proche associé, Al-Hadj Abubakar Gummi fonda le mouvement islamiste des *'Yan Izala*, un des éléments importants d'un large mouvement radical basé à Kaduna, centre militaire et administratif du Nigeria.

Shaihu Umar est un roman sérieux, à forte composante islamique, d'où le merveilleux et l'humour sont absents, et dont le héros représente l'exemple du bon musulman.

1.4 Muhammadu Gwarzo & *Idon Matambayi*

Tout comme *Shaihu Umar* et contrairement aux deux premiers textes, *Idon Matambayi* (lit. 'L'œil de l'enquêteur') ne comporte pas de composante fantastique. Cependant, son héros éponyme ne mène pas la vie édifiante de Shaihu Umar. Il forme avec 3 autres personnages un gang de voleurs, dont l'histoire et celle d'une chute qui va de méfaits en méfaits vers la punition finale : l'un des voleurs, abandonné par ses complices sur les lieux d'un cambriolage, les trahit, et Idon Matambayi, de retour chez lui sain et sauf, voit son butin et tous ses biens détruits dans un incendie. Si *Idon Matambayi* est peu connu, Furniss (1996 : 32) y voit un précurseur des pièces de théâtre télévisé des années 60, de par l'importance des dialogues pour la caractérisation des personnages et la mise en place de l'intrigue.

1.5 John Tafida, Rupert East & *Jiki Magayi*

On attribue désormais à John Tafida seul la paternité de *Jiki Magayi*, qu'il écrivit alors qu'il était employé au *Literature Bureau* sous la direction de Rupert East. *Jiki Magayi* est une histoire d'amour et de vengeance. Comme pour *Ruwan Bagaja*, Abubakar, le personnage principal, part en quête d'une potion magique, mais cette fois-ci il s'agit d'un poison destiné à le venger d'un vieillard, Shehu, qui a ensorcellé et séduit Zainabu, la fiancée d'Abubakar, grâce à un philtre magique. La restauration de l'ordre troublé par la faute initiale de Shehu ne sera assurée qu'à la suite de nombreuses péripéties aboutissant à la mort de Shehu tué par son propre fils Kyauta né de son mariage avec Zainabu. Abubakar lui-même mourra avant que Kyauta ne réussisse à le tuer pour venger la mort de son père.

La postérité des premiers romans haoussa⁴

Les héritières du *Literature Bureau*, La NORLA (*Northern Region Literature Agency*) puis la NNPC (*Northern Nigeria Publishing Company*) ont continué la tradition et maintenu l'héritage des romans de 1934 jusque dans les années 1970. On a vu qu'Abubakar Imam a poursuivi son œuvre avec la publication de *Magana Jari Ce*, 'La parole est un trésor', mélangeant la tradition des contes haoussa avec le fonds des contes de l'Europe (Grimm, Andersen, Boccace) et du Moyen Orient

⁴ Ce passage est repris de Caron (2000 :104-105).

(essentiellement la Perse et les *Mille et Une Nuits*). Sur le principe des *Mille et Une Nuits* et de la narration suspendue, le fil conducteur qui relie tous les contes est fourni par un perroquet qui raconte des histoires à un jeune prince dont il a la garde pour l'empêcher de quitter le palais. On retrouve toujours dans les romans un fort thème didactique ainsi que l'utilisation du merveilleux (monde des djinns, voyages dans les airs, etc.), l'influence des contes traditionnels haoussa (thème du masque-ogre, ou *dodo*, et du mari monstrueux). Dans un des contes, *Tauraruwa mai wutsiya*, 'La comète', le merveilleux traditionnel est remplacé par la science-fiction des voyages interstellaires. Un bon représentant de la veine didactique et réaliste, dont l'action se situe dans le cadre de la migration de la campagne vers la ville, est fourni par Abdulkadir şangambo dans le roman *Kitsen Rogo*, 'L'illusion', *lit.* 'La graisse de l'igname'.

Dans les années 80, le *Nigerian Federal Department of Culture*, en liaison avec le magazine *Nigeria Magazine* publie une pièce, de la poésie et quatre romans. Ces romans, en prise directe avec la réalité contemporaine (autobiographie d'un soldat démobilisé de la guerre du Biafra dans *Zabi Naka*, 'Choisis le tien' de Munir Muhammed Katsina ; boom pétrolier et corruption dans *Turmin Danya*, 'L'homme fort' de Sulaiman Ibrahim Katsina) marquent la naissance d'un nouveau style dans la fiction haoussa. On signalera également *darshen Alewa dasa*, 'Les déchets finissent à terre' où le sexe, la violence, l'omniprésence de la vie moderne et l'absence de didactisme doivent plus au cinéma d'action et aux romans noirs américains qu'à la tradition orale haoussa. Ce roman reste néanmoins marginal dans l'ensemble de la production.

Dans les années 90, prenant le relai de la NNPC défaillante à la suite de la récession généralisée qu'a connue le pays, les auteurs quelquefois groupés en associations, ont publié à leur compte, grâce aux presses off-set qui se sont alors généralisées, un nouveau style de romans. Equivalent de la littérature de marché d'Onitsha, de la littérature de gare française, de la *pulp fiction* anglo-saxonne, ses auteurs sont jeunes et souvent féminins. Ses thèmes sont l'amour, le mariage, le rôle des femmes, les relations dans le couple, la morale, les rapports entre les générations. Citons en exemple les travaux de Hajiya Balaraba Ramat (1993) : *Alhaki Kwikwiyo*, 'Les conséquences d'un acte sont comme un chiot, [elles suivent toujours leur maître. Proverbe]', *Wa Zai Auri Jahila ?* (2 vols.), 'Qui épouserait une femme ignorante ?' et *Budurwar Zuciya*, 'Le choix du cœur'. Ces romans à bas prix forment un véritable phénomène culturel au nord du Nigeria, associé à l'émergence d'une génération de haoussaphones éduqués, fournissant des auteurs et des lecteurs potentiels, qui retrouvent dans ces romans leurs préoccupations quotidiennes.

Le roman humoristique : *Ruwan Bagaja*

Incipit

A cikin farkon zamanin Shaihu dan Ziyazzinu an yi wani mutum motsatstse, wanda a ke kira Koje Sarkin Labari. Dalilin da ya sa a ke kiransa haka, don haukansa ba na zagin kowa ba ne. Shi dai ba abin da ya ke so sai ya ji labari, ya tafti wadansu kasashe, ya rika ba attajirai da Sarakuna, su kuwa suna ba shi abinci. In ya ba ka labari, wanda ba ka sani ba, in ka ba shi kudi, sai ya debi hamsin ya ba ka. Ya tsare ka, ya ce kai kuma sai ka ba shi wani labari, wanda shi kuma bai sani ba.

Yana cikin bin kasashe, har ran nan Allah ya sa ya isa wani gari wai shi Kwantagora, wani babban birni ne a cikin kasar Sudan. Ya isa wajen Sarkin garin, aka kai shi masauki. Da ajiye kayansa, sai ya fito kofar fada, ya shiga halinsa na neman labaru da ba da su. Ya kwana kamar uku yana ba Sarki labarurruka, fadawa kuwa suna biyansa da wadansu labaru, watau maimakon wadanda ya ba Sarkinsu. Sarkin kasar ana kiransa Sarkin Sudan.

‘Il était une fois, au début du règne de Shaihu fils de Ziyazzinu, un voyageur appelé Koje, roi des conteurs. On l’appelait ainsi parce qu’il était fou, pas de ces fous qui insultent les gens, pas de ceux qui les frappent... non, sa folie à lui était d’apprendre des histoires, d’aller de pays en pays les raconter aux riches et aux puissants qui le nourrissaient en échange. S’il te racontait une histoire que tu ne connaissais pas, et que tu lui donnais de l’argent, il en prélevait une partie, te la rendait et te demandait en échange de lui raconter une histoire que lui ne connaissait pas.

Un jour, au cours d’un de ses voyages, Dieu le conduisit au Soudan, dans une ville appelée Kwantagora. Il se présenta à la cour de l’Émir, et on lui donna un logement. Une fois débarrassé de ses bagages, il se présenta à l’Émir et entreprit de pratiquer son métier de conteur. Durant trois jours, il raconta des histoires à l’Émir et les courtisans lui racontèrent d’autres histoires en échange. L’Émir portait le titre de Roi du Soudan.’

Intrigue

Ruwan Bagaja est une narration en miroir, sorte de roman picaresque. Le narrateur et personnage principal, Alhaji Imam (A.I.), raconte sa biographie à un public assemblé pour écouter un conteur itinérant, Koje. Le coeur de la narration concerne la quête d’A.I., parti à la recherche de l’eau magique qui lui permettra de rétablir l’honneur de son père adoptif. Autour de ce noyau s’enroulent d’autres motifs narratifs.

Le texte commence avec l'arrivée de Koje, conteur, à Kwantagora. Une compétition s'organise entre lui et A.I., habitant de la ville, à la suite de laquelle A.I. fait le récit de sa propre vie. Ce récit commence avant la naissance d'A.I. : il est le fils d'un grand imam au service de Mai Sudan, Émir de Kwantagora. Son père avait 4 femmes, mais pas d'enfant, seulement un beau-fils, Sakimu, soldat devenu voleur. Pour se venger de son beau-père qui l'a fait emprisonner, Sakimu le tue. Il fait alors un rêve qui annonce qu'il sera tué par un fils à naître de celui qu'il vient d'assassiner. Il décide alors de tuer les quatre femmes de son beau-père. L'une d'entre elles lui échappe, se réfugie dans une caverne où elle donne naissance à A.I., puis retourne à Kwantagora dont elle épouse l'imam qui adopte son enfant. Quand A.I. atteint l'âge de quinze ans, son père adoptif, qui a recommandé qu'on parte à la recherche d'une eau miraculeuse pour soigner le fils de l'Émir gravement malade, est chassé et ridiculisé par celui-ci.

Pour réhabiliter l'honneur de son père adoptif, A.I. décide de partir lui-même en quête de cette eau miraculeuse et commence sa recherche par Tombouctou. Sur le chemin, il rencontre un vieil homme dans une caverne au cœur d'une forêt, qui se révèle être son oncle, frère aîné de son père assassiné. Cet oncle cherche à le décourager, lui disant que l'eau est gardée par des esprits maléfiques. Il poursuit son chemin et arrive à Tombouctou où il se fait passer pour un riche marchand et vit à crédit avant de prendre la poudre d'escampette. Il arrive ensuite à Saburi, ville peuplée de gens crédules et illettrés, où il se fait passer pour un marabout arabe, bien qu'il ne connaisse qu'un seul mot, *muduhammataani*, 'au feuillage vert sombre'. En déclinant ce mot sur tous les tons, il arrive à faire illusion jusqu'à ce qu'arrive un véritable marabout, Malam Zarke (M.Z.) qui le perce à jour et le dénonce auprès de l'Émir. Lors d'une confrontation publique, A.I. trace sur le sol un signe qu'il demande à M.Z. de déchiffrer. Celui-ci croit y lire divers signes de l'alphabet arabe, alors qu'A.I. met le public dans sa poche en disant qu'il s'agit de la représentation de la lune montante. M.Z., abandonnant ses livres, s'enfuit hors de la ville sous les huées des enfants. Arrivant ensuite à Yamel, A.I. entre dans les bonnes grâces de l'Émir, et escroque diverses personnes avant de poursuivre son chemin. A Sasa, il vole l'argent d'un riche marchand Syrien avant de quitter le village. Ensuite, il vole un paysan et soudoie un juge. Accusé à tort d'avoir volé un collier, il se retrouve en prison avec le même paysan qu'il avait volé, qui se révèle être M.Z. Trois mois plus tard, les deux compères sont libérés et se séparent apparemment réconciliés. A sandago, il épouse la plus belle fille du village. Les villageois jaloux l'empoisonnent et il devient aveugle. Il rencontre à nouveau M.Z. qui profite de sa cécité pour se venger du tour qu'A.I. lui a fait à Saburi : partis tous deux en bateau au milieu d'un lac, il le fait sauter par-dessus bord en prétendant qu'ils ont accosté une île. Au fond du lac, A.I. rencontre des djinns qui le guérissent de

sa cécité et le ramènent à terre. Il repart à la recherche de l'eau magique et arrive en Inde où il rencontre à nouveau M.Z. dans la première ville où il descend. Ils se réconcilient, mais bientôt A.I. joue un nouveau tour à M.Z., le fait jeter en prison par l'Émir et poursuit son chemin à la recherche de l'eau magique. Il chemine ainsi de ville en ville, prospérant grâce au mensonge, au chantage et à l'escroquerie, jusqu'à ce qu'il arrive à Yelwa, où un vieil homme lui indique où se trouve l'eau :

« L'eau magique se trouve dans le pays d'Irami, qui est le pays des esprits malfaisants. Elle est au sommet d'une montagne appelée *daf*. Aucun homme ne peut y aller, seuls les esprits ailés peuvent s'y rendre. Mais j'ai oublié le nom du puits où elle se trouve. Elle est gardée par des animaux sauvages et d'autres créatures étranges. Il y a certains mots que vous devez dire avant de pouvoir puiser l'eau magique. Il y a aussi certaines règles que vous devez suivre sous peine de mourir si on enfreint la moindre de ces règles. Même mon grand-père a oublié ces paroles et ces règles. Je vous ai dit tout ce que je savais sur l'eau magique, que Dieu vous garde! »

Finalement, A.I. arrive au pays d'Irami, qui est une île enchantée et désertique. La terre s'ouvre à ses pieds et son demi-frère assassin Sakimu surgit du sol. A.I. s'empare d'une épée magique et le décapite, vengeant ainsi la mort de son père. Aidé par divers esprits et djinns de l'île, il prend possession de l'eau magique, quitte l'île sur un bateau, coule au fond de la mer, et refait surface au fond d'un puits dans la ville de Kano. C'est ainsi que quinze ans après son départ, il retourne victorieux à Kwantagora, muni de l'eau miraculeuse et d'un anneau magique qui fait apparaître un djinn à son service. Il retrouve sa mère, guérit le fils de l'Émir, vengeant ainsi l'honneur de son beau-père, et part avec son djinn collecter les richesses qu'il a accumulées et la femme qu'il a épousée lors de ses pérégrinations. Son djinn lui construit une belle maison où il vit désormais marié, riche et heureux.

Les personnages et leur milieu

Pour la partie "réaliste" de l'ouvrage, les personnages et le milieu correspondent à une vision atemporelle du monde haoussa pré-colonial : l'émir, l'imam, les paysans, les chasseurs. Les personnages ne sont ni décrits ni caractérisés psychologiquement. Le héros lui-même, Alhaji Imam, est plus un *tickster* qu'un modèle de vertu. Quant à Malam Zarké, ses multiples rencontres et les rapports qu'il entretient avec le héros sont marqués de trop d'invéraisemblances pour qu'il ait une autre fonction que celle de faire-valoir et de moteur narratif. Les protagonistes existent plus de par fonction symbolique et narrative que pour un quelconque intérêt psychologique ou sociologique.

Style

Quant au style, il est marqué par l'humour et l'exagération, pendant de l'absence de sens moral du héros principal. Ce style, ce comique de situation, est caractéristique de la tradition des contes

populaires haoussa. On le retrouvera dans les autres ouvrages d'Abubakar Imam, à commencer par *Magana Jari Ce*.

Le roman homélique : *Shaihu Umar*

Incipit

Allah shi ne Sarki mafi d'aukaka daga dukan Sarakuna, shi ne mafi tsarki daga dukan abubuwa, shi ne kuma Sarki wanda ba shi da makamanci. A kusa da Birnin Bauchi akwai wani dan gari ana kiransa Rauta. A cikin wannan dan gari, ya kasance akwai wani malami ma'abucin hankali, masanin taurari da Alkur'ani da littattafai, kuma marikin addini. Shi malamin nan yana cikin mutane na duniya wadanda Allah ya yi musu baiwa ta wajen fahintar abubuwa. Sunansa Shaihu Umar. Saboda tsananin saninsa da kuma hankalinsa, har labarinsa ya isa kasashe masu nisa daga inda ya ke. Mutane suka yi ta fitowa daga kasashe, suna ta tahowa gare shi domin neman sani. Kafin a jima kadan sai ya zama mutane da su ke zuwa gare shi suka taru suka yi yawa, har suka rasa wajen yin gidaje, saboda haka ya zama tilas ga wadansu su nemi gidaje a cikin 'yan kananan kauyuka na kusa da Rauta.

‘Dieu est le Seigneur de tous les Seigneurs, sa pureté est inégalable, il est le Seigneur sans pareil. Près de la cité de Bauchi il est une petite ville qu'on appelle Rauta. Dans cette petite ville vivait un sage professeur, très religieux, familier des étoiles, du Coran et des livres. Ce professeur faisait partie de ces hommes auxquels Dieu a donné la faculté de comprendre les choses de ce monde. Il s'appelait Shaihu Umar. La renommée de son immense savoir et de son intelligence avait gagné les pays les plus lointains. De ces pays, les gens accouraient et se pressaient autour de lui pour bénéficier de son savoir. Bientôt, il advint que les gens qui venaient se joindre à lui furent tellement nombreux que le terrain manqua pour les loger, et que certains durent chercher des maisons dans les petits villages des alentours de Rauta.’

Intrigue

Un grand marabout, Shaihu Umar (U.), personnage principal et narrateur du roman du même nom, raconte sa propre histoire à la suite d'une question que lui pose un disciple. Le roman suit, les voyages du héros et de sa mère.

A la suite de la mort du père d'U., sa mère enceinte se remarie avec Makau, un des courtisans les plus proches de l'Émir de Rauta. De retour d'une razzia d'esclaves, les autres courtisans jaloux

accusent Makau d'avoir gardé pour lui une partie des esclaves capturés, au lieu de les remettre à l'Émir. Celui-ci confisque tous les biens de Makau, y compris ceux de son beau-fils U. dont il avait la garde, fait détruire sa maison, et bannit Makau de la ville. U. et sa mère se réfugient à Kagara chez des amis tandis que Makau part à la recherche d'un endroit où recommencer sa vie, construire une maison pour sa famille et les faire venir auprès de lui. Arrivé à Zaria il se lie d'amitié avec le gardien des portes de la ville, qui lui fait donner un champ à cultiver dans le village de Makarfi. Vite prospère, Makau achète deux esclaves puis envoie un émissaire chercher sa famille, dont U. et sa mère. Avant de rejoindre son mari, la mère d'U. décide d'aller saluer ses parents à Fatika, et laisse son fils à la garde d'un voisin. U., alors âgé de 4 ans, est kidnappé par un voleur d'enfants qui se fait tuer par une hyène en brousse. U. est recueilli par des paysans qui sont bientôt victimes de cavaliers chasseurs d'esclaves, et est emmené à Kano.

Ayant appris le sort d'U., les gens de Kagara envoient prévenir la mère d'U. de ce qui est arrivé à son fils, revendu à Gumuzu, marchand d'esclaves à Kano. C'est alors que l'envoyé de Makau arrive pour inviter U. et sa mère à le rejoindre dans sa nouvelle demeure près de Zaria.

L'histoire se déplace alors à Kano, 2 ans plus tard, chez Gumuzu où Abdulkarim, un Arabe marchand d'esclaves, séduit par l'intelligence d'U., décide de le racheter pour le libérer et l'élever comme son fils, lui promettant de revenir avec lui chaque année en visite au pays haoussa. C'est alors qu'Abubakar Tafawa Balewa date le départ de la caravane de Kano en direction de l'Égypte : le 3^{ème} jour du 9^{ème} mois de l'an 1300 de l'hégire, c'est à dire le 8 juillet 1883. Le départ d'Abdulkarim est fastueux, avec ses esclaves aussi nombreux qu'un troupeau de moutons, accompagné de 50 cavaliers envoyés par l'Émir de Kano pour accompagner la caravane jusqu'à la limite de la ville. Deux mois et huit jours plus tard, arrivée en Égypte à Ber Kufa, la ville d'Abdulkarim : sur les 80 esclaves achetés à Kano, 25 sont morts en route.

A Ber Kufa, U. se met à l'étude du Coran, et devient un élève modèle. C'est alors que la narration croise l'histoire de l'Afrique : les désordres et les dangers liés au soulèvement mahdiste au Soudan⁵ empêchent Abdulkarim de tenir sa promesse de retourner à Kano avec U. Celui-ci, tout à l'étude du Coran, oublie sa mère et le pays haoussa. A l'âge de huit ans, il a terminé l'apprentissage complet

⁵ La révolution nationaliste mahdiste naît en 1882, quand Muhammad Ahmad Abd Allah se proclame Mahdi, c'est-à-dire imam caché, ou messie, dans la tradition musulmane. En novembre 1883, les Ansar parviennent à détruire un corps d'armée égyptien et à se rendre maître de Khartoum en janvier 1885, bataille au cours de laquelle le général et administrateur britannique du Soudan, Charles George Gordon trouve la mort. Ils parviennent ainsi à contrôler le nord du Soudan. En 1885, le calife Abdallah al-Taashah qui succède au Mahdi mène une lutte incessante contre les peuples nilotiques du Sud, annexant une grande partie de leur territoire au Soudan égyptien, et se lance dans plusieurs autres aventures militaires, dont une tentative avortée de conquête de l'Égypte en 1889. En 1896, les gouvernements britannique et égyptien, soucieux de contrer l'influence croissante de la France en Afrique centrale, lancent une expédition militaire commune contre le calife. Menée par le général Kitchener, elle se solde par la défaite des troupes mahdistes à Omdurman, le 2 septembre 1898.

du Coran et Abdulkarim offre une grande fête pour célébrer l'événement. Encore quelques années consacrées à l'étude de la médecine et de la religion islamique, et U. devient un marabout savant et renommé que l'on appelle désormais "Shaihu" Umar, c'est à dire "Cheikh" Umar. A la mort de son maître, il lui succède et devient l'Imam de Ber Kufa.

Pendant ce temps, un an après l'enlèvement de son fils, la mère d'U. part à sa recherche à Kano. Elle se rend chez Gumuzu qui lui indique où il se trouve. Elle cherche alors à se joindre à une caravane en partance pour Ber Kufa. Elle est victime d'un voyageur qui la trompe et l'emmène à Murzuk où il la vend comme esclave au juge de la ville qui la revend ensuite à Ahmed, un Arabe qui l'emmène à Tripoli où il lui fait subir des mauvais traitements.

U., suite à un rêve, décide de quitter Ber Kufa pour partir retrouver sa mère au pays haoussa. La route par le Soudan étant toujours coupée, Abdulkarim et lui décident d'aller à Tripoli en bateau pour s'y joindre à une caravane en partance pour le désert. Arrivés à Tripoli, ils descendent chez Ahmed pour lui demander conseil sur la route Tripoli-Kano. Ahmed, mécontent de la mère d'U., cherche à s'en débarrasser en la revendant à Abdulkarim. Celui-ci la reconnaît, la rachète et la conduit auprès d'U. Épuisée par ses souffrances, la mère d'U. meurt peu de temps après avoir revu son fils. Abdulkarim et U. se joignent ensuite à une caravane en partance pour Kano. Surpris par un vent de sable, U. est séparé de ses compagnons de route. Perdu plusieurs jours dans le désert, son chameau l'amène à Rauta où il apprend la mort d'Abdulkarim dans la tempête, et s'y installe pour dispenser un enseignement religieux.

Les personnages et leur milieu

Les personnages (essentiellement Umar, sa mère et les différentes figures paternelles) sont caractérisés de façon complexe par les dialogues, les actions et les sentiments qu'ils éprouvent. De même, les esclaves ne sont pas seulement un type de personnage, mais des êtres humains insérés dans une situation concrète, avec tout ce que cela comporte de rapports sociaux différents selon l'âge et le sexe de l'esclave, la personnalité du maître. On a affaire à une peinture précise de la société féodale haoussa, et de son interface avec la société arabe par le biais du commerce des esclaves. Cette peinture est historiquement datée, à l'époque des différentes révoltes qui ont secoué le Soudan avant les colonisations britannique et française.

L'environnement y est précisément décrit. Ainsi, l'auteur nous fait-il vivre la traversée du désert par la caravanne : le vent qui souffle, le danger qui guette, l'étape dans l'oasis touarègue, l'eau

qu'on y puise pour abreuver les chameaux et le commerce qu'on y fait, la souffrance endurée par les esclaves qui marchent péniblement dans le sable.

Enfin, *Shaihu Umar* est avant tout un roman édifiant. Il commence avec le mot *Allah*, et se termine par une invocation de Dieu. Le personnage principal est un "cheikh", quasiment un saint, proposé comme modèle au lecteur. Citons un passage de la première page du roman, où l'auteur caractérise son héros :

Ceux qui suivaient l'enseignement de Shaihu Umar ne l'ont jamais vu se mettre en colère, et ils ne l'ont jamais entendu dire, un jour où ils étaient venus à l'école, qu'il était fatigué ou qu'il était malade. Même s'il tombait malade, si cela n'était pas grave, il venait dispenser son enseignement. Lui, Shaihu Umar, était un homme d'une piété sans pareille. Quel que soit le malheur qui lui arrivait, il disait « Que Dieu nous protège ». Il n'était jamais en colère, et son visage était toujours détendu, il ne se mêlait jamais d'une conversation qui ne le concernait pas, il ne se querellait jamais, et jamais la moindre dispute ne se déclenchait à son propos.

On sait la carrière que ces idées ont valu à Abubakar Tafawa Balewa quand il a tourné vers la politique les convictions religieuses et morales qu'il a manifestées dans son premier et unique roman⁶.

Conclusion

En conclusion on soulignera la vivacité de la fiction haoussa qui s'est développée à la suite de ces premiers très courts romans, fiction qui va des homélies religieuses aux petits romans populaires sentimentaux. Ce qui caractérise l'ensemble de cette production, outre le grand nombre de titres (plusieurs centaines), c'est le profond courant didactique qui la traverse. Enfin, fait qui vaut d'être souligné, se sont développés à partir de cette production une activité et un enseignement universitaire⁷ de critique littéraire, donnant lieu à des publications tant en anglais qu'en haoussa⁸.

⁶ Voir note (3) ci-dessus.

⁷ Il ne faut pas oublier que le Nigeria compte plus de 30 universités dont un certain nombre sont implantées dans le nord haoussaphone du pays. Parmi ces dernières, on citera les universités de Zaria, Kano, Sokoto, Jos, Maiduguri et Bauchi.

⁸ Pour plus d'information, on consultera l'importante bibliographie (plus de 30 pages très denses) de Furniss (1996). On y verra que les travaux des Haoussas sont très nombreux.

Références

Bibliographies

- Baldi, Sergio. 1977. *Systematic Hausa Bibliography*: Collana di Studi Africani (3). Rome: Istituto Italo-Africano.
- Awde, Nicholas. 1988. A Hausa Language and Linguistics Bibliography 1976-86, (including supplementary material for other years). In *Studies in Hausa Language and Linguistics. In honour of F. W. Parsons*, eds. Graham Furniss and Philip J. Jaggar, 253-278. London, New York: Kegan Paul International.

Textes haoussa

- Edgar, Frank. 1911. *Litafi na tatsuniyoyi na Hausa*. Belfast: W. Erskine Mayne.
- Rattray, R. S. 1913. *Hausa folk-lore, customs, proverbs, etc., collected and transliterated with English translation and notes*. Oxford: The Clarendon Press.
- Robinson, Charles Henry. 1896. *Specimens of Hausa Literature*. Cambridge: Cambridge University Press.
- Schön, James Frederick. 1876. *Dictionary of the Hausa Language*. London.
- Schön, James Frederick. 1885. *Magana Hausa*: Society for Promoting Christian Knowledge.
- Tremearne, A. J. N. 1913. *Hausa Superstition and Customs*. London: John Bale, Sons & Danielson.

Analyses et commentaires

- Caron, Bernard. 2000. La littérature haoussa. In *Panorama des littératures africaines*, eds. Ursula Baumgardt and Abdellah Boufour, 93-107. Paris: L'Harmattan/Inalco.
- Furniss, Graham. 1995. *Ideology in Practice. Hausa Poetry as Exposition of Values and Viewpoints*. vol. 9: Westafrikanische Studien. Köln: Rüdiger Köppe.

Furniss, Graham. 1996. *Poetry, Prose and Popular Culture in Hausa*. Edinburgh: Edinburgh University Press.

Yahaya, Ibrahim Y. 1988. *Hausa a rubuce: Tarihin rubuce-rubuce cikin Hausa [Haoussa écrit: Histoire de la littérature en haoussa]*. Zaria (Nigeria): Kamfanin Buga Littattafai Na Nigeria Ta Arewa.